

Yann Moulier Boutang

Le legs de Mai 68

Un anniversaire largement déterminé par la campagne présidentielle.

La floraison impressionnante de livres sur Mai 68 en France, plus de cinquante, d'émissions de télévision à l'occasion du quarantième anniversaire de ces événements, ne va pas de soi. Après tout, pourquoi 40 ? D'ordinaire on attend le demi-siècle.

Certains ont dénoncé très vite la récupération de Mai 68 ; hier les purs, les nostalgiques, aujourd'hui les ricanants de la sociologie fonctionnaliste et les amers. Mais, vieux slogan de Mai, n'a-t-on pas objecté avec un grain de bon sens : n'est récupéré que ce qui mérite de l'être? Ce qui se lit à double sens: les sottises du joli mois de Mai sont devenues les cerises sur le gâteau socialiste du « changer la vie » et de la rose au poing tendu. Quelques bonnes choses (il y a en a toujours dans les révolutions, celles qui font des morts dans la rue, mais aussi celles en carton pâte dans les esprits ou dans le music hall des idéologies) sont entrées sans bruit dans les mœurs et ont été annexées sans autre forme de procès par la société toute entière ; cela s'appelle un plus grand degré de liberté. Et donc c'est tant mieux. Si le grain ne meurt... Alors, après tout, être récupéré, n'est-ce pas le destin des avant-gardes?

D'aucuns ont pensé que l'attaque frontale portée par l'actuel Président de la République lors du lancement de sa campagne électorale en janvier 2007, contre les valeurs de Mai 68 n'y était pas pour rien. Ce qui n'était au départ qu'armes éphémères fourbies pour une campagne électorale, s'est transformé en un de ces débats dont la scène intellectuelle française est friande mais au-delà en véritable sujet de société. Les vingt à trente ans d'aujourd'hui repartent à zéro mais ce sujet d'histoire désormais (il a remplacé la guerre d'Algérie) charrie encore de tendances et solides affects.

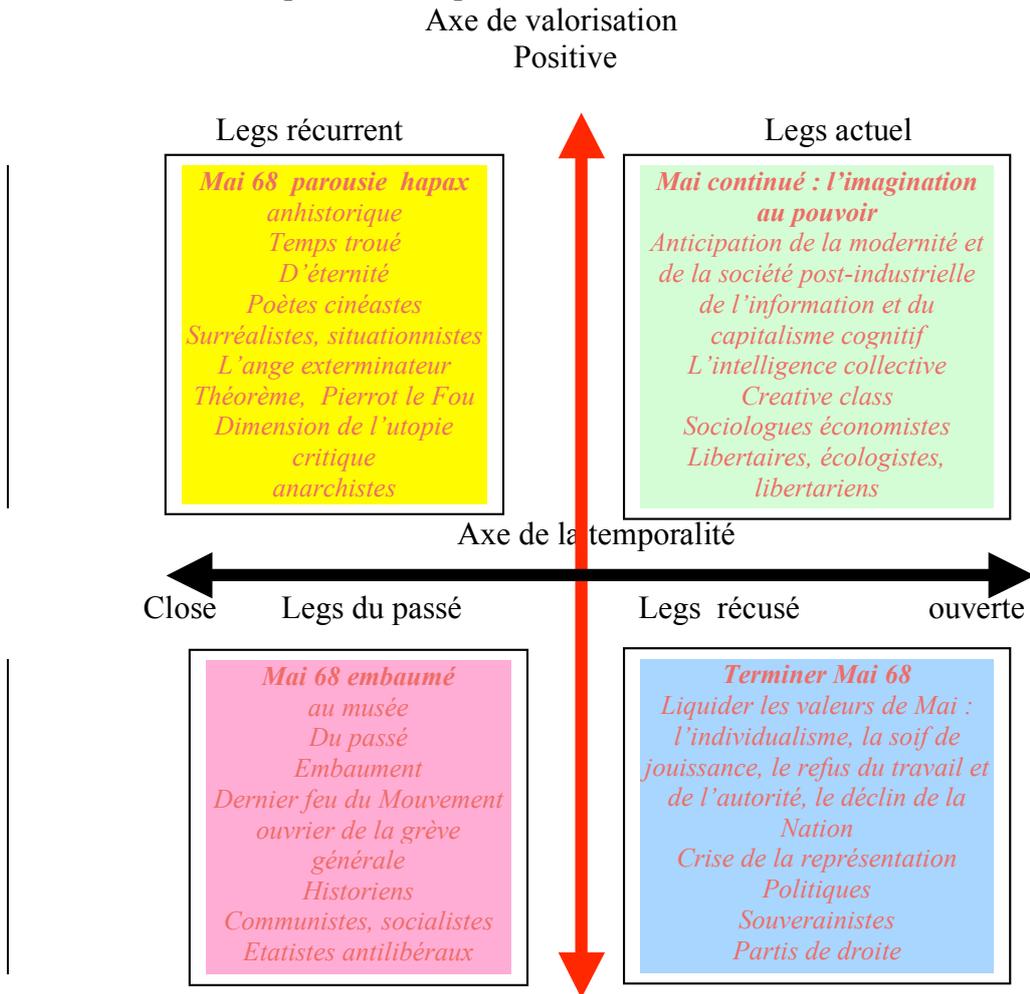
Alain Badiou dans un pamphlet *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* qui s'est vendu à 17 000 exemplaires ce qui est proprement astronomique pour un essai, voit dans le mot d'ordre de « en finir avec 68 » la récurrence d'une technique de gouvernement inaugurée par un pétainisme, plus vieux que Pétain en France. La classe dominante pour mettre à jour (*aggiornamento*) son pouvoir et s'adapter au nouveau cours du monde dépeindrait ce très prosaïque dessein sous les couleurs d'une catastrophe originelle (la mort de Louis XVI par exemple, la défaite de Sedan en 1870, celle de juin 1940, l'impasse coloniale le 13 mai 1958) puis exigerait une (contre)révolution morale en expiation. Quelle que soit la boursoufflure rhétorique du propos d'Alain Badiou, l'aspect le plus intéressant de son schéma explicatif paraît être non la liquidation véritable de 1968 (ce qui n'a guère de sens pour un événement historique) mais l'étrange déplacement et quiproquo auxquels il donne lieu. L'offensive contre Mai 68, le péché à expier, fustigeait durant la dernière campagne présidentielle l'individualisme, l'immoralisme de la finance, le relâchement des mœurs, l'attaque contre la valeur du travail, les 35 heures, le mépris des symboles nationaux, le drapeau, la Marseillaise, la perte du sens de l'autorité. Sur le plan philosophique, tout avait été dit par Ferry et Renaud dans leur livre de 1986, *La Pensée 68*, récemment réédité. Il serait faux de ne voir ces thèmes assez réactionnaires au sens précis du terme qu'un populisme de droite. Le tournant à droite qui commence avec la crise en 1975, qui se prolonge avec l'effondrement du communisme/socialisme réel pénètre largement la gauche. La candidate socialiste, Ségolène Royale a paru étrangement sur la même longueur d'onde que son concurrent. Elle en a même rajouté en proposant la rééducation des mineurs délinquants par des éducateurs militaires.

Dans la course à l'inquiétude de électeurs de plus de soixante ans, le candidat de droite l'a nettement emporté. Peu des opposants à Mai 68, sont passés plus à gauche 40 ans plus tard. En revanche, vieillesse oblige, nombre de « soixante-huitards » à gauche sont devenus des repentis du parti communiste ou de la gauche. Quelques rares Madelin, pour beaucoup d'Alain Finkielkraut et d'André Glucksman.

On remarquera toutefois que le véritable inspirateur de cette offensive sur les « valeurs » menée par Nicolas Sarkozy porte la patte de l'ancien Commissaire au Plan, Henri Guaino, souverainiste séguiniste devenu conseiller spécial de l'actuel Président. Si nous reprenons un moment l'explication proposée par Alain Badiou, quelle serait la catastrophe à expier ? Le retard français dans la mondialisation ? Guère plausible : la bourse de Paris a enregistré sur le long terme une multiplication par cinq de ses gains tandis que les entreprises françaises du CAC 40 employaient plus de la moitié de leurs effectifs à l'étranger et tirent fort bien leur épingle du jeu. C'est au reste un sujet d'étonnement pour *The Economist* que d'observer la méchante humeur ou la déprime en vogue à Paris alors que pour ce journal « Tout va bien » chez les mangeurs de grenouilles. En revanche, dans la vision « souverainiste » du déclin français, c'est l'Europe qui marque l'amoindrissement de la Nation. Et le responsable du déclin serait la perte de valeurs collectives nationales et civiques, la financiarisation « apatride » de l'économie. Il va de soi qu'imputer à Mai ces « vices » n'a guère de sens et contredit plusieurs traits fondamentaux de la culture de 68 : son anticapitalisme, sa méfiance viscéral pour l'entreprise, son égalitarisme. Si le schéma badiouien colle parfaitement au souverainisme c'est dire au nationalisme en déclin, il ne cadre pas du tout avec l'atlantisme du nouveau Président, avec son acceptation de la donne européenne. Si son langage, en direction de l'hexagone, paraît mordant sur la Banque Européenne quand il s'agit d'imputer l'exigence de désendettement des finances publiques aux critères de Maastricht inventés au demeurant par les experts français, il a choisi la ratification parlementaire de la nouvelle mouture de la constitution européenne et très récemment à l'occasion de la mission sur la réforme des institutions confiée à Edouard Balladur, il a inscrit au programme des révisions constitutionnelles l'abrogation de la disposition introduite dans la constitution française qui prévoit de soumettre à un référendum la ratification de tout élargissement ultérieur de l'Union. Cette clause introduite par Jacques Chirac pour essayer de vaincre l'hostilité très forte à une adhésion turque constitue actuellement une bombe à retardement car elle a instauré un véritable droit de veto français. Sur l'Europe, Sarkozy est un orléaniste balladurien sur l'Europe. Il n'est bonapartiste (et Boulangeriste) que sur les affaires intérieures (le présidentielisme, l'ordre, la sécurité, l'interventionnisme économique). Et comme Chirac avait renié l'Appel de Cochin, Sarkozy met entre parenthèses ses tonitruantes revendications de l'exception française en matière budgétaire.

Ainsi, la volonté affichée à droite d'en terminer avec Mai 1968, nous en dit-elle plus sur les affrontements actuels que sur le legs proprement dit de cette période « traumatisante ». Il existe trois autres positionnements à l'égard de Mai qui sont en train de remplacer le traditionnel clivage républicain autour de la Révolution Française qui n'a pas survécu au Bicentenaire et à la chute de l'Empire soviétique. Le cadran ci-joint exprime de façon nécessairement simplifié ces quatre idéal-types d'interprétation.

Le quadrangle des positionnements face à Mai 1968 en France



Mai 68 embaumé au musée de l'histoire terminée

Une autre raison bien différente de l'inscription de Mai 68 à tous les menus des commémorations et non plus des chansons pourrait être le goût très français pour l'idéologie, le musée et la patrimonialisation. Mai 68 rejoindrait *Les Lieux de Mémoire* dans une vision « noble » de l'histoire ou plus crûment le magasin des souvenirs. Si l'on y réfléchit bien toutefois, le choix de faire entrer Mai 68 au musée de l'histoire, est partagé par beaucoup d'historiens du Mouvement ouvrier. N'a-t-il pas accompli ce qui fut un des mythes fondateurs des tentatives d'organisation du pouvoir ouvrier : la grève générale ? Loin d'ouvrir à une nouvelle vigueur des icônes traditionnelles du vocabulaire révolutionnaire issu de la Révolution d'Octobre, il apparaît en avoir été le chant du cygne en Europe Occidentale, vingt ans avant l'écroulement brutal du socialisme réel. En ce sens Mai 68 est un coucher de soleil magnifique du cycle ouvert dans les années de montée de la social-démocratie allemande (1890). Les mêmes acteurs qui exaltent dans les affiches des ateliers populaires le contenu anti-capitaliste le plus « orthodoxe » sur le plan théorique et économique, n'expriment plus aucun intérêt pour le lien avec l'Union Soviétique si substantiel dans l'identité politique communiste. Certes les groupes pro-chinois continuent à faire référence au pays du socialisme non révisionniste, mais leur rôle dans le Mouvement de Mai est peu important et la partie qui fusionne avec les libertaires dans le Mouvement du 22 mars se réfère à la Révolution

culturelle. Les orthodoxes (appelés Marxistes Léninistes) seront à ce point absents de Mai que leurs organisations entrèrent toutes en crise sévère à l'automne 1969.

Ces deux premières lignées d'explication de la célébration muséale comme de la volonté de liquider le legs de Mai 68 partagent étrangement en commun même conviction que cet événement aura été bien plus la clôture d'un cycle que le début d'une ère nouvelle. Dans les deux cas, au terme d'un raisonnement tortueux ou *farfetched* dirait-on en anglais, souvent à droite pour le second, souvent à gauche pour le second, on conclut que Mai 68 n'a pas ou plus grand-chose à nous dire d'intéressant. Le problème de ces deux positions est qu'elles ne rendent absolument pas compte du ressenti de l'événement lui-même par ses acteurs ce qui peut laisser sceptique sur la réalité effective de cet embaumement ou de cette mise à la fosse commune.

Il est deux autres lignées interprétatives radicalement opposées aux deux premières et elles-mêmes polarisées. Elles partagent toutes deux une même valorisation positive de l'événement et de son pouvoir de rupture. Elles sont plus complémentaires qu'opposées.

Mai 1968 comme événement et pure rupture.

Sans doute la plus proche d'une restitution d'un présent particulièrement fugace, Mai 68 comme événement unique et lyrique. Les témoignages sur Mai 1968 ne laissent planer aucune ambiguïté. Ces très courts mois de printemps sont vécus par les protagonistes qui s'affichent (ceux qui ne le vivent pas y sont hostiles et d'abord totalement silencieux) comme *libérateurs* plus que comme *révolutionnaires*. Encore qu'à relire à la lumière de Mai 68 les différentes véritables révolutions politiques (1911 au Portugal, en Chine, 1917 -1920 en Europe et en Russie) on soit amené à réévaluer l'importance des discontinuités dans les mentalités, dans l'esprit du temps et dans la production artistique et culturelle. L'air de Mai, c'est l'intrusion subite d'une myriade de possibilités qui étaient impensables un mois avant. Plus impensables peut-être que les changements politiques, comme un retour de la gauche au pouvoir, pourtant largement improbable.

La qualité de la temporalité de Mai rend possible la subversion des valeurs (pas leur renversement dialectique en leur contraire), mais le soupçon l'ironie. « Soyez réalistes demandez l'impossible », « il est interdit d'interdire » sont des énoncés épiphoniques aurait dit Joyce. On sent la parousie d'un hapax absolu et sans précédent. Un temps troué comme préalable à une inventivité collective, à une spontanéité qui surprend non seulement le pouvoir mais aussi le PCF, la CGT et la grande majorité des petits appareils des groupes de l'extrême gauche étudiante qui a pourtant une riche histoire depuis les multiples scissions de l'Union des Etudiants Communistes.

Tornade verticale venue de nulle part qui foudroie comme l'ange exterminateur de Bunuel. Un ange sorti des appartements et venu s'installer dans cet immense déjeuner sur l'herbe de mai, là où s'arrêtaient les manifestations et où l'absolue interdiction de s'allonger sur les plate-bandes fut balayée. Un déjeuner paisible au bord du fleuve banal de la vie, du travail. Ou comme *Théorème* de Pasolini tourné à ce moment et présenté à Venise à l'automne. Si vous voulez avoir une idée de la suspension, de l'époché, provoquée par Mai 68, allez voir ces deux films qui rendent inutiles bien des livres cuistres et sots et que n'auront jamais les films sociaux bien que *La classe ouvrière ira au Paradis*. Pour la génération qui avait aimé *Pierrot le Fou*, la qualité du temps qui s'écoule très vite et ne passe pas, comme dans l'amour fou Nadja, voilà Mai 68. Je me souviens que je lisais *Poésie et Révolution*, merveilleuse revue confidentielle (deux numéros) que faisait Louis Janover. Avant Gorter, Pannekoek, Mattick qui ne sont venus qu'après pour ma part.

Si l'on peut dire comme Christine Fauré l'a remarqué dans son livre, que dans de grandes entreprises stratégiques comme la SNCF, il y eut une dialectique serrée entre directions syndicales et base. Dans les PME (l'usine Wonder par exemple) l'expérience de la grève comme celle de la reprise fut profonde.

Une expérience commune dans la rue, dans la manifestation, donc une fusion concrète qui n'a rien à voir avec la très cérébrale fusion de l'intellectuel sartrien avec la classe ouvrière, crée pendant deux mois une suspension des barrières de classe, de culture, ou la fameuse coupure travailleurs manuels et intellectuels.

Cette part d'éternité et de revendication de l'ici et maintenant, du quotidien et du collectif comme politique s'est exprimée le mieux dans la culture, le théâtre, le cinéma tandis que dans les médias, le carcan disciplinaire qui n'avait pas appris l'art du contrôle par les actionnaires privés sautant par endroits révélait le vide du décor, la fameuse « vacuité du pouvoir ».

Dimension de l'utopie critique, critique du pouvoir, du spectacle du pouvoir, de la société. Mai 68 est le temps fort de situationnistes, mais derrière, en grattant un peu, on trouve la revanche des surréalistes face aux Staliniens, au sérieux et au caractère morbide ou lugubre de l'histoire.

La revendication du désir face au besoin, de la jouissance le second étant quadrillé, le premier augmentant la puissance d'agir, la puissance comme audace, n'a pas la même signification en temps chaud et à froid. La réécriture de la revendication du droit à la jouissance chez deux repentis de Mai vingt ans plus tard, Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut qui s'opère déjà sous le registre de la nostalgie perd totalement une des qualités si frappante de l'événement : l'innocence. C'est cette jouissance réchauffée qui servira de cible aux attaques « moralistes » de la pensée 68.

Cette expérience, grandeur nature, de ce qui dans le révolutionnaire ne relève pas du « gros animal » (l'Etat), la suspension des fils intentionnels du pouvoir, au profit de l'existence, de la présence pure, confère à 68 quelque chose de sidérant. Comme si l'élixir de toute la partie joyeuse des Jacqueries, des Révolutions que la France a connues (la partie non mortifère, le sang, le ressentiment, le règlement de compte) et qui peuple les représentations épiques, lyriques que l'art a pu en donner, avait été offert à la multitude dans une durée incommensurable, un moment/mouvement/événement qui s'est retiré comme il était venu. L'ange dans la société bourgeoise.

Beaucoup d'acteurs « enragés » de 68 ont avoué une redescente terrible, une gueule de bois abominable dès juin pour ceux qui avaient un pied dans la politique institutionnelle et qui voyaient le retour de la Chambre introuvable (1815 et 1918), à l'automne, après les vacances qui parurent prolonger la suspension des fils du monde prosaïque, pour les autres.

Mais, sans cet incroyable schématisme (celui de l'imagination au pouvoir), le pouvoir de l'argent, des classes possédantes, du capitalisme, le pouvoir de classe tout court, paraît indétrônable, d'autant plus hors d'atteinte que ses articulations sont multiples. En ce sens, si les concepts de coup d'Etat et de révolution avaient tous deux énoncé la nécessité de renversement (oh combien dialectique) de l'État, du changement de la classe dirigeante et de l'ordre constitutionnel, il leur avait toujours manqué l'analyse de la paralysie qui saisit soudain le gros animal et l'empêche de frapper le premier. Il était évident que l'effet de domination globale dans une société complexe, ne se résumait plus à l'exploitation ni à la série de relais de cette domination qui cuirassait l'hégémonie de Gramsci ! Il restait à trouver les modalités de la destruction de cette domination dans une société organisée en mille feuilles. Comment agissait l'imagination ? Pas par la réitération/récitation du grand récit de la Révolution, en tout cas. Car cette solution-là se trouva presque instantanément ringardisée. Non, la grande invention systématique du mois de Mai, ce fut d'agir par le détournement, la

subversion, la parodie, le copier-coller révélateur. Par l'ironie, par *l'esprit* tout court. En dehors de quelques échanges à fleurets mouchetés entre élites se donnant du « Messieurs tirez les premiers », aucun mouvement social, ni à fortiori aucune révolution de l'époque moderne, n'avait fait preuve d'autant d'esprit, d'invention non lugubre. La période d'invention inouïe du constructivisme russe suit la prise du palais d'hiver mais ne l'accompagne pas. Mai 68 au plaisir des mots. Cette mine de créativité inépuisable va servir de filon publicitaire pendant les trente années qui suivent.

Dans un « événement » qui se suffit à lui-même, la sidération des pouvoirs est à l'apogée. Les situationnistes ne se remettront jamais d'avoir eu autant raison pendant cette suspension de l'histoire. Ils ouvriront la voie à la forme française de la pensée faible : la suspension systématique de l'histoire, de la durée prosaïque pour retrouver l'enchantement 68. Le post-moderne de Lyotard, de Virilio, de Baudrillard en découle tout droit. Le legs de 68 tournent à la morale et à de belles maximes bien frappées. Respectable et en même temps frustrant.

Mai continué. L'imagination

S'il est important de prendre en compte l'expérience de Mai telle qu'en elle-même l'éternité la change pour ses acteurs, il faut prendre en compte ce qui de Mai a vécu dès la fin du mois de juin et dans les décennies qui suivent. C'est ce qui apparaît dans la position du quatrième cadran Nord-est de notre tableau 1. Pour ceux qui se positionnent dans ce cadran, Mai 68 n'est pas vécu comme rupture sans passé ni futur, mais comme un commencement, un début. Le combat continue. Comme une innovation qui change la politique, le concept dans sa compréhension et son extension, dans ses frontières nouvelles, la façon d'en faire et les buts. L'imagination doit être au pouvoir en politique puisqu'elle ne l'est vraiment pas dans les institutions.

Mai n'est pas le point d'orgue et le chant du cygne ; il est la modernité, le futur à construire. Une carrière où sont débités des blocs, des outils.

Enumérons quelques legs souvent abandonnés à la consigne, souvent expérimentés comme on essuie des plâtres.

Mai n'est pas une valeur encore moins des valeurs, mais une stratégie du soupçon sur la valorisation des valeurs. Croyons-nous sérieusement que Mai 68 soit une « valeur », pire, des valeurs (cotées en bourse ou à l'argus), que son esprit se transmette avec ou sans testament, ou qu'enfin les pirates qui y avaient trempé ont enterré un coffre rempli de ses trésors dans la possibilité d'une île ?

Sur « les valeurs » : 68 a surtout aimé la transgression qui visait à rendre le mot obscène quand il est énoncé. Tout ce qui a été « valeur » peut devenir sans valeur. Contrairement aux laborieuses démonstrations « de l'ère du vide » ou du « nihilisme », y compris les quelques passades sans conviction d'un candidat à la Présidence de la République, ce qui s'affiche comme « valeur » a été détrôné de son « rang » de valeur, non pas au profit du rien et de la destruction affichées comme valeur suprême, mais d'une *généalogie* de toute valeur, de toute parole : qui énonce, pour qui ? Du soupçon comme du minimum prudentiel. Aucune confiance jamais, au politique. La religion du politique, à la rigueur si c'est pour la révolution. Et encore. Mais si c'est pour administrer les affaires courantes, aucun privilège, aucune reconnaissance qui ne doive durement se mériter. Philosophie du soupçon y compris à l'égard de l'homme et de ses droits. Ah le vilain crime que voilà. Voilà l'origine de tous les crimes, l'incrédulité suprême. Pourtant les hommes ont rarement été plus « humains » que lorsqu'ils riaient aux éclats de la grandiloquence humaniste. Même chose de l'interdit qui n'échappe pas au soupçon, pas plus que le tabou. « Il est interdit d'interdire ». Mais, enfin disait doctement

Roger-Pol Droit interrogé récemment sur France-Culture : on n'a jamais vu de slogan plus stupide. Cela se mord la queue logiquement. Et si précisément, tel un *koan* zen, tout l'intérêt de ce mot d'esprit était de rendre palpable l'aporie de l'origine de l'interdiction ? Un peu de culture orientale, Messieurs, cela ne fait pas de mal. Mais, pour en rester à vos références franco-françaises : Bouvard et Pécuchet qui furent nourris de Balzac ou de Victor Hugo auraient pu s'étonner d'un tel slogan et le placer au dictionnaire des idées reçues et idiotes. Après Beckett ou Kafka, on ne voit pas ce qu'il y a d'étonnant dans cet humour de la dérision. Ou plutôt, on ne voit pas comment on peut disserter sur l'incohérence logique du « il est interdit d'interdire » à moins d'être encore plus bête que nos deux héros de Flaubert.

Mai 68, expérimentation du renversement de valeurs et des rôles comme dans la fête du carnaval, de la pondérations des paroles, du rapport entre l'écrit et l'oral, renversement aussi (sacrilège absolu de lèse-majesté !) de la maîtrise qu'affiche la politique sur ses buts finaux. Dany Cohn Bendit scandalise le plus quand il répond tranquillement à un journaliste qui lui demande « mais enfin, où voulez-vous en venir, quels sont vos objectifs ? - Ecoutez nous n'en savons rien, et si jamais nous le savions nous nous garderions bien de vous le dire ! ». Belle revanche posthume de Bernstein qui avait dit : « le mouvement est tout, le but n'est rien ».

Mai 68 est *un Mouvement*. On est pour ou contre le Mouvement, pas pour Mai 68, ses valeurs, ses points de vue imprenables, son pittoresque, ses précieuses ridicules. En particulier les énoncés tracts dont on ne garde pas la trace de son élaboration avec ses chutes, ses montages ! Pas de pied nez plus sophistiqué à la dialectique du pouvoir, de sa négation, de sa prise, que l'événement/mouvement de Mai ! La politique institutionnelle en a perdu la voix pendant un bon mois. La vacance et finalement le vide extraordinaire du pouvoir ont paru disqualifier presque par avance l'alternance attendue. Ce qui est puissant dans 68 et de grisant, c'est la césure, la suspension des ressorts habituels des fonctionnements de l'Etat de pouvoir ordinaire. Beaucoup mieux que le Fabrice de la Chartreuse de Parme à Waterloo. Privé de ses habituels capteurs, de la logique subitement enrayée selon laquelle le système politique ayant horreur du vide, toute défaillance de la droite est compensée quasi immédiatement par son remplacement par la gauche (et réciproquement, l'Etat s'est mis à tituber, à hésiter, à commencer à brûler les dossiers dans certains ministères. Le fait que la gauche ait rapidement manifesté son peu d'empressement à prendre le pouvoir du fait de la coupure entre sa première part (le PCF et le PS) et sa deuxième composante réunie à Charléty, privant du même coup, la révolte de toute transformation en révolution institutionnelle (chute de la V^e République), n'a fait que faire durer encore un peu plus ce moment d'incertitude. D'habitude la césure est très brève et la crête coupante comme une lame de rasoir. Il faut tomber d'un côté ou de l'autre, que la rébellion soit écrasée, ou qu'un débouché politique (révolution, coup d'état) mette fin à ce vide d'Etat.

Car si Mai 68 n'est pas une révolution, ce n'est pas non plus une révolte, si par cela on entend ces rébellions qu'on voit venir de loin et dont l'Etat cherche à hâter le déclenchement pour pouvoir l'écraser dans l'œuf. Non ! *Mai 68, c'est la puissance de la révolution agissant dans le présent sans être réalisée*. On ne peut pas comprendre l'humour ravageur du slogan : « Soyez réalistes demandez l'impossible » (qui autrement définirait la confusion mentale) sans y voir l'expression de la catégorie du *virtuel* vingt ans avant la révolution effective du numérique. Une formidable anticipation de la perception. Comme si le pouvoir revendiqué par les tenants de Mai de façon fugace avait anticipé de près d'un demi-siècle la montée de la « creative class » de Richard Florida avec toutes ses ambiguïtés (au passage, une classe sociale qui ne l'est pas est une aimable fiction pour jardin d'enfant).

L'autre ressort majeur de Mai est un renversement de la pondération entre les luttes contre l'exploitation et les luttes de libération. Jusque dans les luttes anti-coloniales et dans toute l'histoire du Mouvement ouvrier latin et continental – seule l'Angleterre avec son mouvement féministe fait exception – les luttes de libération avaient été subordonnées à la réalisation

préalable des objectifs des luttes contre l'exploitation. Il est faux de dire que l'action collective décline avec les objectifs égoïstes et individuels. En fait, et n'en déplaise au chanoine Henri Guaino et grand Tartuffe devant l'Éternel avec Chevènement et *Marianne*, c'est un autre type de collectif qui prend le dessus en Mai 68 : celui de la condition de femme, de personne de couleur, celui de minorité sexuelle, de minorité nationalitaire pour parler comme Félix Guattari, de toute espèce de groupe, de communauté qui subit la domination et l'exploitation, mais une forme raffinée d'exploitation apparaissant comme surdéterminée par la domination. Certes, il ne prendrons pas la parole avant le bilan féroce qui se fait dès l'automne 1969 et qui s'achèvera en 1976 avec la dissolution de la plupart des groupes d'extrême-gauche. La priorité de la lutte pour la libération s'est imposée comme la voie royale des nouvelles formes d'action efficace, quand l'unité de tous les exploités s'avérait fictive et inopérante car elle escamotait les véritables clivages qui striaient le corps ouvrier et salarié.

Voilà pourquoi un événement sans avant ni après dans sa texture va devenir la matrice d'effets qui vont se faire sentir dans tous les compartiments de la société, jusqu'à finir par toucher les cerveaux les plus reculés, ceux des « liquidateurs », un demi-siècle plus tard. Car nul doute que cette hargne de liquider ne constitue le meilleur éloge du vice à la vertu et à la vigueur inconsciente des désirs.

L'imagination, la subversion, l'insolence, la sidération du pouvoir, l'esprit, l'événement/mouvement, la suspension du pouvoir, le refus de la subordination du présent au passé, comme à l'avenir radieux de la construction laborieuse et interminable du socialisme, l'ici et maintenant, la généalogie instantanée de toute position, le refus délibéré de l'esprit de sérieux, la passion de l'égalité (pas l'égalitarisme du ressentiment s'il vous plaît), la liberté prise plus que le pouvoir – voilà quelques traits simples laissés dans le train de l'histoire immédiate quand l'histoire longue des pesanteurs a recommencé. Très vite. Ces objets trouvés sont toujours à la consigne. Peu d'hommes politiques ont osé aller les réclamer.

Mais, il ne faut pas chercher loin dans les innombrables mouvements qui ont suivi pour trouver que d'autres, à défaut des politiques, sont passés eux à la consigne, puis se sont passés la consigne. La « démocratie radicale » des diggers anglais, des enragés, des babouvistes, des blanquistes, des communards, des carbonari, est sortie des catacombes. Et en plein jour, elle s'est trouvée purgée des miasmes élitistes, des naïvetés du Petit Livre Rouge. Plus profondément, Mai 68 a constitué la dernière mort de Lénine (la première ayant été Staline). Contrairement à ce que racontent les contempteurs républicains de la mondialisation et de la finance, ce n'est pas l'individualisme, le communautarisme de Mai 68 qui a fait le lit de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan, ou des nouveaux riches en France. Si la contre-révolution néo-libérale n'a jamais pris, en Europe continentale, l'allure de débâcle qu'elle a présentée au Royaume-Uni et aux États-Unis, c'est sans doute parce que la vague de Mai qui souffla de Paris à Berlin et de Naples à Amsterdam avait mithridatisé de très larges couches de la population contre le mensonge des miracles de la réalisation individuelle dans et par le marché. Ils avaient expérimenté qu'elle se réalisait ailleurs, ici et maintenant.

La métapolitique et la critique de la représentation. C'est un des aspects de Mai 68 qui créa un fossé gigantesque entre la politique institutionnelle et l'autre politique avant que cette dernière ne devienne un slogan de plus des politiciens chevronnés. Souvent cet écart a été réduit à la critique de la démocratie parlementaire et représentative au nom d'une démocratie directe et d'une véritable haine envers la classe politique. On voit bien ce filon courir jusqu'aux tribunes récentes de Žižek et Badiou. On voit aussi le mot d'ordre pendant Mai, élections pièges à cons.

Pourtant ce n'est pas probablement l'esprit de 68. Qu'est ce que la politique à laquelle vont se consacrer une génération, plusieurs générations et qui va faire rater la classique récupération qui va tellement bien marcher pour beaucoup de Trostkistes ? Celle qui ne se contente pas d'assister au spectacle de la délégation, à la représentation sur la scène du théâtre, mais qui en interpellant les régisseurs, demandent qui a le droit de monter sur les planches, quels sont les invisibles, les invisibilités, les angles morts (critique du spectacle situationniste, interpellation). Qui donc refuse de s'en tenir au rôle écrit, à la partition convenue contractuellement.

La politique donc comme laboratoire continué qui change sans cesse les règles du jeu, qui ne dit pas la même chose devant peu de gens quand la politique que nous avons détesté, que certains d'entre nous continuent à détester, et les jeunes détestent plus que les vieux ou que les adultes, consiste à répéter la même partition jusqu'à la nausée, au non sens, devant de plus en plus de monde.

Alors comment l'événement /expérimentation 1968 se prolonge-t-il *ici et maintenant* ? Sans les faux fuyants de la mémoire obséquieuse s'il vous plaît. Car comme dit une vieille samba : des années 1960, Nao vo chorar o que perdiu / Nem reclamar o que foi me / Tudo mundo sabe / Quem gosto do passado / E museu (Je ne vais pas pleurer ce que j'ai perdu / Ni réclamer ce qui fut mien/ Tout le monde sait bien / Qui aime le passé / est devenu musée !).

Regardons simplement autour de nous, des caisses des supermarchés en grève à Dacia en Roumanie ou la flambée des « incidents de masse » (45 000 en 2006, 75 000 l'année dernière) comme en Chinois on nomme les émeutes contre la corruption immobilière, les grèves des sans papiers ouvriers de l'atelier monde. Sans oublier les petites mains étudiantes et lycéennes, les comités qui sauvent de l'expulsion telle épouse malienne. Expérimentons, expérimentons toujours. Discutons, imaginons, harcelons, inventons. La démocratie radicale est fatigante pour ceux qui portent le relaie d'un seul et autre monde. Mais, plus fatigante encore pour ceux qui gouvernent. C'est le gros animal qui doit maigrir et dépérir d'anorexie. Pas nous.